

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.



LITTÉRATURE CANADIENNE.

SABRE ET SCALPEL

PAR NAPOLEON LEGENDRE.—*Suite.*

CHAPITRE XVIII.



E même soir, sur les neuf heures, au pied de la côte, derrière le château, on pouvait apercevoir le père Chagru fumant gravement sa pipe sur une grosse roche au bord de la grève.

D'instant en instant il regardait le fleuve et écoutait. La nuit était claire et un léger vent de Nord ridait les vagues à ses pieds.

—Diable se disait-il, il n'arrive pas et voici que le baissant est fini à terre, le vent est pourtant bon, et il

peut venir sur la même bordée.

Au même instant un coup de sifflet se fit entendre au large.

—C'est lui, dit Chagru ; il était temps. Il approcha ses deux mains de ses lèvres et fit entendre à deux reprises un son sourd et prolongé qui semblait se répercuter sur les eaux.

Quelques instants après, une chaloupe arrivait à toutes voiles et tournait dans le vent à trois pas du rivage.

—Poigne lamarre, cria François en lançant une ligne à Chagru.

Celui-ci saisit la corde, et se mit à attérir la chaloupe pendant que François serrait ses voiles et jetait son grappin sur le sable.

—Nous voilà enfin, dit-il ; il était temps ; mais ça y est.

Il se mit à l'eau et débarqua sur ses épaules une femme vêtue de noir qui se trouvait dans la chaloupe.

—Ça, dit-il, madame, c'est un de mes amis, c'est le père Chagru ; un honnête, fiable comme moi-même.

La femme salua, et ils se mirent tous trois à gravir la côte qui conduisait au château.

Arrivés dans la cour, ils entrèrent par la petite porte du pavillon d'Ernestine et se trouvèrent dans le petit boudoir avec lequel nous avons déjà fait connaissance.

Asseyez-vous, Madame, dit François et remettez-vous un peu ; nous vous appellerons lorsqu'il sera temps. Personne ne vous dérangera, car depuis la disparition de Mademoiselle, la porte intérieure est fermée au verrou. On ne peut entrer que par le chemin que nous avons pris et j'en ai la clef.

La-dessus les deux hommes s'éloignèrent et vinrent s'asseoir près de la porte de la cuisine, où ils se mirent à fumer tranquillement leurs pipes en attendant qu'on les fit appeler.

CHAPITRE XVIII.

Dans le grand salon, vers la même heure, chacun était au rendez-vous.

Pétrini et Gilles Peyron avaient l'air inquiet et regardaient souvent du côté de la porte, comme dans l'attente de quelqu'évènement.

Maximus semblait encore plus abattu que dans l'après-midi, et Céleste larmoyait dans un coin, pendant que le bon Duroquois s'employait de son mieux à la consoler.

Kobus, accoudé sur le piano fermé, rêvait ; et, dans le vestibule à portée de voix, quatre solides gaillards, à l'air déterminé, revêtus du costume militaire, et armés de sabres courts, montaient la garde en silence, sans se douter qu'ils fussent la cause des inquiétudes de Gilles.

Maximus se leva.

— Mes amis, dit-il, j'ai beau réfléchir, le chagrin trouble mes idées et je ne sais plus à quel parti m'arrêter ; j'ai besoin de vos conseils, qu'allons-nous faire ?

— Chercher encore, dit Pétrini, chercher toujours, jusqu'à ce que nous la trouvions. Peut-être Dieu aura-t-il pitié de nous à la fin.

— Si nous pouvions avoir quelque donnée, quel-qu'indice, dit l'agent Kobus.

— Messieurs, dit Laurens en se louant, je crois que j'ai ici quelque chose qui pourra peut-être nous mettre sur la voie.

Et il tira de la poche le papier qu'il avait reçu le matin.

Tous les regards se tournèrent à la fois vers lui. Pétrini et Gilles éprouvèrent un frisson. Quelque chose les avertissait que le danger venait de ce côté.

— Depuis ce matin, poursuivit Laurens, il est venu à ma connaissance un fait dont je veux vous faire part. Si j'ai tardé jusqu'à présent, c'est que je voulais éclairer mes doutes et ne pas m'engager à la légère. Maintenant ces doutes n'existent plus et mon devoir est de parler.

L'attention redoublait. Laurens fit un signe à Kobus qui se pencha vers la porte.

Au même instant, les quatre hommes qui étaient dans le vestibule, s'avancèrent en silence et vinrent se placer dans les deux portes du salon, le sabre au poing.

Un frisson parcourut l'assemblée.

Kobus et Laurens seuls ne tremblaient pas.

Ce dernier qui était au fond de la chambre, fit quelques pas et vint se placer près de Maximus, dans l'angle entre les deux portes de sortie.

Il déploya le papier qu'il avait à la main et le lut entement d'un bout à l'autre.

Un cri s'échappa de toutes les poitrines. Gilles Peyron fit un soubresaut, mais Pétrini ne broncha pas. Au contraire, sa figure était éclairée d'un purieux sourire.

— Voulez-vous avoir la complaisance de me laisser voir cette lettre ? dit-il, en s'avancant vers Laurens.

— C'est impossible, Monsieur, dit celui-ci, en glissant le papier dans sa poche.

— Comment ! C'est bien le moins, il me semble, que je prenne connaissance d'une pièce qui m'accuse d'un si horrible forfait !

— Je vous ai lu la pièce telle qu'elle est, monsieur, et je jure, sur mon honneur de soldat que je n'y ai

ni changé ni ajouté un mot. Si vous avez quelque chose à répondre à cette accusation, repondez-y.

— Réellement, dit Pétrini, je crois que vous voulez faire une mauvaise plaisanterie ; mais je vous avertis que je ne suis pas prêt à me laisser jouer par vous. Si toutefois il vous plait de descendre au rôle d'accusateur, prouvez au moins ce que vous avancez.

Pétrini articula ces paroles d'un ton ferme et digne.

Maximus se tourna vers Laurens.

— Le fait est, Monsieur, dit-il, que vous venez de porter une accusation extrêmement grave ; et, si vous n'avez pas de preuves.....

— La preuve ne se fera pas attendre, Monsieur ; je l'espère du moins, veuillez attendre un moment.

Il se tourna vers Kobus auquel il fit un signe. Ce dernier sortit et on entendit dans le vestibule, trois coups de sifflet aigus et rapprochés.

Quelques instants après, Kobus reparut à la porte suivi de Landau qui s'approcha hardiment, son feutre à la main.

Giacomo pâlit affreusement ; Gilles Peyron laissa échapper un cri sourd.

— Voici ma preuve, dit Laurens ; elle va parler.

En même temps, il présenta la lettre à Landau.

— De qui est ce papier ? lui dit-il.

— De moi, monsieur, articula Landau d'une voix ferme.

— Ce qu'il contient est-il vrai ?

— Sur la part que je prétends au paradis, c'est la vérité d'un bout à l'autre. Sinon que Dieu me fasse mourir à l'instant, moi, le seul soutien de ma vieille mère.

— Il ment ! murmura Pétrini, Laurens continua.

— Comment ces faits sont-ils venus à votre connaissance ?

— J'ai surpris la conversation des deux hommes de Pétrini qui ont fait le coup.

— Leur nom ?

— André Luron et Beppo Salvi.

— Etes-vous satisfait ? poursuivit Laurens, en se tournant vers Maximus.

— Jusqu'à présent, oui, dit-il ; il faut maintenant savoir la réponse. Giacomo Petrini, continuait-il en se tournant vers ce dernier, vous avez entendu : qu'avez-vous à répondre ?

— Rien, fit-il fièrement, si ce n'est que cet homme là ment et qu'il est incapable de prouver ce qu'il vient d'avancer.

— J'aime à vous croire, dit Maximus, mais la chose vaut la peine que nous la poussions jusqu'au bout.

— Poursuivez, Monsieur. Personne plus que moi n'est désireux de voir cette affaire s'éclaircir. Il y a d'ailleurs un moyen bien simple, si cet homme dit vrai, qu'il nous conduise à la caverne dont il parle, nous verrons bien si je suis un honnête homme ou un infâme.

Laurens eut une appréhension.— Ou cet homme est sincère, se dit-il,— et alors j'ai été trompé, ou bien il brûle ses vaisseaux, et alors il doit nous tendre quelque piège de sa façon.

Il n'eut pas le temps de réfléchir plus longtemps ; Maximus s'adressait à Landau :

—C'est juste, dit-il, puisque vous savez tant de choses, vous devez connaître cette caverne et vous allez nous y conduire.

—Tout de suite, dit Landau, mais à une condition, sans laquelle non seulement, la chose serait impossible, mais nous y perdriions la vie jusqu'au dernier.

Quel est cette condition ?

—Il faut que ces deux hommes restent ici, sous bonne garde—et il désignait du doigt Pétrini et Gilles Peyron.

—Et de quel droit, dit Giacomo d'un ton fier, cet homme me ferait-il rester ici, moi ?

—C'est vrai, dit Maximus, vous exigez trop. Cependant si Monsieur Pétrini et mon intendant veulent bien consentir à rester d'eux-mêmes : ce serait peut-être un moyen d'accommoder les choses.

—Oui, certes dit l'Italien avec amertume, afin que ce brigand ait tout le loisir de nous accuser et que nous ne soyons pas là pour nous défendre.

Je regardais jusqu'ici la chose comme une petite comédie mal placée ; mais puisqu'on veut prendre les choses au sérieux, je m'en tiens à mon droit. Où cet homme ira, j'irai : et s'il est soudoyé pour me noircir, je serai du moins là pour la confondre.

La nuit était belle au dehors : mais quelques gros nuages cependant *alourdissaient l'atmosphère* ; il faisait dans la salle une chaleur étouffante et Maximus avait fait ouvrir la grande porte et fenêtres donnant sur le balcon à plus de vingt pieds du sol.

Tout en parlant, Pétrini s'étaient insensiblement rapproché de cette ouverture comme pour aspirer l'air frais, et il essuyait son front trempé de sueurs.

Kobus suivait ses mouvements avec inquiétude mais ne disait rien.

—Enfin, dit Maximus, puisque M. Pétrini ne veut pas rester, puisqu'il croit que sa réputation en souffrirait ; il est le maître de ses actions et de sa conduite, et il faut en passer par là.

—Dans ce cas dit Laurens, puisque Monsieur, ne veut pas agir de bonne grâce, nous allons employer un moyen plus efficace. Monsieur Kobus, dit-il en se tournant vers l'agent de police, faites votre devoir !

Kobus tira deux papiers de la poche de son habit et s'avança vers Maximus ;

Monsieur, dit-il, on salue, je regrette beaucoup d'avoir à remplir un pénible devoir sous votre toit.

—Maximus, pensait qu'il s'agissait de lui, tremblait de tous ses membres—, mais la loi me commande, il faut que j'obéis. Voici un mandat d'amener contre M. Giacomo Pétrini, et Gilles Peyron, ici présents—Maximus respira— pour enlèvement illégal d'une héritière ce qui constitue une félonie ; en voici un autre contre les mêmes personnes pour avoir contrefait les monnaies de sa majesté, ce qui constitue une autre félonie. Monsieur Pétrini est et vous Gilles Peyron, vous êtes mes prisonniers.

Pétrini était devenu d'une paleur de marbre mais n'avait pas fait le moindre mouvement. Seulement ses prunelles eurent des reflets de l'adresse de Laurens et de Landau,

Kobus s'approcha de lui et lui mit la main sur l'épaule pendant qu'un des hommes en faction venait d'en faire autant à Gilles Peyron le quel se laissa en outre passer les menottes de la meilleur

grâce du monde ; il était comme hébété et tournant ses yeux en tous sens sans pouvoir parvenir à les fixer.

Cependant quand l'homme voulut aussi prendre la main de Pétrini pour lui faire subir la même opération, ce dernier eut comme un frisson étrange, il se redressa de toute sa haute taille et son œil lança un éclair fauve.

—Attendre ! gronda t-il : avant de faire subir cette humiliation à Giacomo Pétrini, écoutez ce qu'il a à vous dire !

Kobus et l'homme s'étaient un peu écartés, dominés par cet ascendant magique qui semblait s'émaner de toute la personne de Pétrini.

Ce dernier continua :

—J'étais venu honnêtement, sincèrement dans cette maison où je rencontrais une jeune fille que j'aimai de toutes les puissances de mon âme.

Vous, Gustave Laurens, traîtreusement, sournoisement, vous êtes venu vous jeter sur mon chemin. Vous avez semé la calomnie sur tous mes pas ; vous m'avez espionné, suivi à la piste, et, enfin, vous êtes descendu au rôle infâme de délateur pour essayer de vaincre celui que vous n'aviez pas le courage de combattre loyalement et à visage découvert.

Comme un voleur nocturne, vous avez voulu me dérober celle que j'aimais. Eh ! moi, à mon tour, je l'ai soustraite à vos atteintes. Oui ! elle est en mon pouvoir, elle est à moi, je la garde et j'en ai le droit, puisqu'elle m'aime : elle me l'a dit hier dans un long baiser !

—Misérable ! rugit Laurens.

—Maintenant, si vous voulez l'avoir, osez venir la prendre, je vous attends à ses côtés !

A ces derniers mots et pendant que tous les assistants électrisés par ces paroles étaient sous le coup d'une violente émotion, Pétrini, d'un mouvement rapide s'élança par la fenêtre ouverte sur le balcon, enjamba la balustrade et disparut dans le vide.

Kobus et l'un des hommes se précipitèrent à sa suite et déchargèrent leurs armes à tout hasard, on entendit deux détonations, un cri, puis ce fut tout.

Quand les trois autres soldats qui étaient descendus en toute hâte, furent rendus sur la terrasse, en arrière, tout avait disparu et le silence régnait aux alentours.

Au salon, tout le monde était resté frappé d'étonnement.

Laurens fut le premier à se soumettre, et se tourna vers Maximus.

—Je ne tiens aucun compte des injures que ce misérable vient de m'adresser, dit-il, mais vous voyez si j'avais raison et si l'honneur et la vérité sont de mon côté.

Vous avez été trompé, horriblement trompé, monsieur par ces deux hommes. Dieu veuille que nous puissions encore réparer tout le mal qu'ils ont fait.

A ce moment, Michel Chagru parut dans le corridor. Laurens alla vivement vers lui et lui dit quelques mots tout bas, après quoi ce dernier s'éloigna.

Un instant après il reparut accompagné de François et de la femme habillée de noir que nous avons laissée dans le boudoir d'Ernestine.

Elle n'eut pas plutôt jeté les yeux sur Gilles Peyron qu'elle poussa un cri et tomba à la renverse.

(A CONTINUER.)

UN EPISODE DE 1837.

(Suite.)

Et le digne serviteur de la couronne britannique tendit le journal à sa fille, en marquant avec l'ongle un entre-filet ainsi conçu :

« Nous avons vu la nouvelle potence construite par M. Brondson, et nous croyons qu'elle sera dressée aujourd'hui devant la nouvelle prison, de sorte que les rebelles pourront jouir d'une perspective qui ne manquera pas sans doute d'avoir l'effet de leur procurer un sommeil profond et des songes agréables. Six ou sept s'y trouveront à l'aise ; mais on y en pourra mettre davantage dans un cas pressé. »

—N'est-ce pas que c'est bien touché ? demanda M. de Repentigny, pirouettant sur les talons et sortant sans attendre la réponse de Léonie.

Glacée par cet exécrable cynisme, elle laissa glisser la feuille sur le tapis.

Après quelques moments, elle se pencha, ramassa le hideux papier, et le parcourut vaguement et détournant toutefois ses yeux des lignes sanglantes que son père lui avait fait lire.

Sur la page suivante, elle fut frappée par ces mots :

« Plusieurs prisonniers importants, parmi lesquels se trouvent quelques Indiens, vont être transférés à Québec, pour y être interrogés par une commission spéciale. On dit qu'ils seront embarqués ce soir sur un navire du Gouvernement. »

—Ah ! mon Dieu ! Paul est avec eux ; j'en suis sûre, j'en ferais le serment ! Il faut que je le vois ! s'écria Léonie, éclairée par un de ces pressentiments qui sont familiers aux natures ardentes.

Elle se leva transfigurée et courut au cabinet de M. de Repentigny.

—Mon père, lui dit elle vivement, on amène aujourd'hui des prisonniers à Québec !

—De quel ton tu me dis cela !

—Je voudrais...

—Assister à leur débarquement ? Rien de plus facile, Je t'y conduirai moi-même. J'ai envie de voir la figure de ces imbéciles. Quelle heure est-il ?

—Dix heures.

—Il ne seront pas ici avant onze. Va t'habiller ; tu as tout le temps.

Inquiète, mais presque joyeuse, la jeune fille eut bientôt fait sa toilette ; elle se transporta avec son père dans la Basse-Ville, sur le quai de la Reine.

Un navire à vapeur descendait le Saint-Laurent, en bas du cap Diamant.

Le cœur de la jeune fille battit avec force.

—C'est là qu'il est... chargé de fers... se disait elle déjà.

Des pleurs montèrent à ses yeux, et il lui fallut se faire violence pour les comprimer sous ses paupières brûlantes.

—Ah ! ah ! disait M. de Repentigny, en frappant du pied, sais-tu qu'il fait froid, aujourd'hui ? Nos gaillards ne doivent pas avoir chaud dans la cale du bâtiment. Pour ma part, je ne voudrais, ma foi, pas être à leur place. C'est qu'il gèle à pierre fendre ! Comme l'hiver arrive de bonne heure, cette année ! Si cela continue, dans huit jours le fleuve sera pris et la navigation fermée. Singulier caprice que tu as eu de sortir par un temps... Ah ! voici le vapeur qui touche à son quai... Mais, qu'as-tu donc ? Comme tu frissonne ? Veux-tu rentrer ?

—Oh ! non, non, mon père, restons encore, je vous en supplie !

—Ah ! les femmes ! les femmes ! marmotta M. de Repentigny, en haussant complaisamment les épaules ; les femmes, elles ne sont que fantaisie !

Cependant le bateau avait été amarré.

Attachés deux à deux, les patriotes sortaient entre une double rangée de soldats qui les accablaient de mauvais traitements.

Une foule sombre, silencieuse, emcombra le quai,

—Approchons dit M. de Repentigny. Je n'ai qu'un mot à dire pour faire disperser toute cette canaille.

—Non, non, je suis très-bien ici, répondit Léonie... Oh ! Paul ! mon Dieu ! ajouta-t-elle à mi-voix.

Co-lo-mo-o paraissait effectivement sur le pont du vapeur. Lié à un autre Indien, il n'avait rien perdu de son stoïcisme méprisant.

Au moment où il passa du vaissaux sur le quai une femme, une sauvagesse, enfonça la haie de militaires et se précipita vers le Petit-Aigle, en criant :

—Le fils de Nar-go-tou-ké ! Rendez-moi le fils de Nar-go-tou-ké !

Et elle l'entoura de ses bras, mordit avec rage la chaîne qu'il avait au poignet, essaya de la briser avec ses dents.

Co-lo-mo-o tressaillit. Son visage se contracta ; tout son sang parut s'allumer dans ses veines ; il se pencha vers sa mère comme pour la baiser au front.

Mais déjà un sergent brutal, arrachant Ni-a-pa-ah à son étreinte, la repoussait dans la multitude avec la crosse de son fusil.

Co-lo-mo-o dompta magiquement son émotion, se contentant d'abaisser sur le sergent un regard dédaigneux.

Et il suivit froidement ses compagnons d'infortune.

—Un bel homme ! un bel homme ! en vérité ; c'est dommage qu'il soit destiné au gibet, fit M. de Repentigny, examinant l'Indien à travers une face à main.

Ah ! mon père, sanglota Léonie.

—Eh bien, tu pleures ! qu'y a-t-il donc ?

—Cet homme, c'est le pilote qui, à bord du *Montréalais*, m'a sauvé la vie.

—Vraiment ?

—Oh ! faites-lui rendre la liberté !

—La liberté ! moi, m'employer pour un rebelle, au moment d'être élevé à la charge de juge en chef ; moi, un magistrat ! Vous êtes folle, Léonie !

—Sans lui, pourtant... Murmura-t-elle.

—Sois tranquille, je lui enverrai quelque argent pour adoucir la rigueur de sa captivité... Mais partons. Vos larmes m'impatientent... On nous remarque... C'était peut-être pour voir ce sauvage... Ah ! si je soupçonnais...

M. de Repentigny entraîna la jeune fille, en accentuant ses paroles d'un geste qui eût banni toute espérance du cœur de Léonie, si elle se fût jamais abusé sur les dispositions de son père.

Rentrée à leur maison, sur la place du Marché, vis-à-vis de la caserne, Léonie appela aussitôt son

frère de lait dans sa chambre. La vue de son amant avait chassé son apathie. Ses forces, son activité lui étaient revenues comme par enchantement. Ayant reconnu Ni-a-pa-ah, dont la physionomie expressive avait fait une impression profonde sur sa mémoire lors de la scène du wigwam, elle voulut s'aboucher aussitôt avec elle, pour l'exécution d'un plan qui déjà germa dans son cerveau.

—Antoine, dit-elle au jeune homme, plus que jamais j'ai besoin de tes services. Tout à l'heure, au débarquement des prisonniers, la mère de l'Indien qui m'a arrachée aux flammes a été blessée par un soldat. Va à la Basse-Ville et hâte-toi de savoir où elle demeure.

Antoine n'eut pas de peine à trouver Ni-a-pa-ah, qu'un pauvre pêcheur—la misère est plus compatissante que la richesse—avait transférée à sa cabane, rue Champlain sur le bord du flauve.

Léonie y vola.

(A Continuer.)

LA METAMORPHOSE.

(Suite.)

CHAPITRE 3^{ème}.

LA MÉTAMORPHOSE.

Il faut avoir passé des années sur un travail, pour comprendre l'importance qu'un homme attache à son ouvrage, un peintre à son tableau, un poète à une idée, un savant à une découverte. Les enfants ne savent jamais cela ; ils n'attachent d'importance qu'à une poupée, et encore la brisent-ils sitôt qu'on la leur donne. Ils ne comprennent pas que d'une chose qui leur paraît très-laide, dépendent quelquefois la gloire, la fortune et le bonheur d'une personne, qui a mis en elle tout son avenir. Les enfants bien élevés devraient savoir cela, et apprendre de bonne heure à respecter ce qu'ils ignorent.

Sophie ne se doutait pas qu'en repoussant cette casserole, et en la privant de feu pour un moment, elle avait rendu le travail du sorcier impossible, et que toutes les peines qu'il se donnait depuis tant de mois pour maintenir ce feu dans une chaleur égale et continue, étaient perdues comme s'il n'avait jamais rien fait ; en vain il avait détérioré tous les trésors de la science, en vain il avait veillé nuit et jour pour parvenir à une découverte merveilleuse ; tout cela était devenu inutile. Il fallait tout recommencer, à la dernière épreuve, au moment même du succès ! Qu'on se figure donc le désespoir du sorcier quand il vit d'un seul coup tout son avenir détruit ou travail anéanti ; il devint pâle de colère, il pleura de rage, comme pleure un sorcier : des larmes, es larmes noires coulèrent de ses yeux, et tombèrent sur la pierre blanche en deux taches d'encre ;

ses mains se tordaient de fureur. Il ne pouvait parler ; il repassait dans sa mémoire infernale les imprécations les plus terribles, les malédictions les plus puissantes, pour en accabler la malheureuse enfant, qui s'était jetée à genoux devant lui, et qui élevait en tremblant ses mains suppliantes.

Tout à coup, perdant l'esprit, et comme saisi d'une inspiration de vengeance, il s'empara du poëlon fatal, où les gros yeux brillaient encore, et lança violemment tout ce qu'il contenait au visage de la pauvre Sophie, qui courba la tête, épouvantée, et tomba évanouie.

Le sorcier, tournant plusieurs fois autour d'elle, prononça les paroles magiques :

Hadzinn a poun !!!

Hadzinn a poun !!!

Hadzinn a poun !!!

Et bientôt Sophie ne fut plus Sophie : ses jolies petites mains s'étaient changées en pattes avec de longues griffes, ses grands yeux d'un bleu si tendre étaient de gros yeux vert, ses cheveux blonds n'étaient plus qu'une épaisse fourrure ; enfin cette Sophie gentille, si fière de sa beauté, n'était plus qu'une grosse chatte sans grâce, que comme chatte on n'aurait pas même admirée.

Quand la pauvre Sophie revint à elle et qu'elle et comprit sa métamorphose, son cœur se serra tristement ; elle voulut parler, parler avec cette douce voix à laquelle sa bonne mère ne pouvait résister : hélas ! elle n'avait plus de voix ; elle miaula, mais elle miaula faux ; car le sorcier, qui n'avait jamais fait d'autre chatte, n'avait pu lui donner une véri-

table voix comme celle des véritables chats ; aussi ses tristes plaintes étaient-elles sans douceur.

On se rappelle que la dernière épreuve était celle de la chatte, avant d'arriver à la femme, et cette chatte manquée ne donnait pas grand regret pour la femme qui devait lui succéder ; il était probable qu'elle aurait été de même fort grossièrement construite, et que sa voix aurait eu peu de charmes.

Quant à celle de la pauvre petite Sophie, elle ressemblait bien plus au gémissement d'une tabatière qu'on ouvre, qu'aux miaulements d'une chatte ; et le sorcier n'éprouva aucun plaisir à entendre cette voix fausse et plaintive qui lui faisait si peu d'honneur.

Pendant que Sophie gémissait, elle entendit dans la cour sa bonne qui l'appelait.

— Sophie ! Sophie ! criait-on de tous côtés.

Alors la pauvre enfant s'agita et bondit par toute la chambre dans une anxiété épouvantable.

— Ah ! ah ! cria le méchant sorcier avec un rire de démon, voilà que l'on t'appelle, ma belle petite chatte : va donc, ta mère sera fière de te voir si bien habillée ; va, va donc, montre-lui ta nouvelle parure. Cette robe neuve te gêne un peu, n'est-ce pas dans les commencements ? Mais il faudra bien t'y accoutumer, car, je t'en préviens, tu ne la quitteras que si jamais quelqu'un te dit : Sophie, je te pardonne ; et certes, maudite petite fille, ce ne sera pas moi.

Disant ces mots, le sorcier donna un coup de pied à la grosse chatte, qui s'enfuit dans la cour, où elle resta un moment tout étourdie.

CHAPITRE QUATRIEME.

IL Y A DES PERSONNES QUI N'AIMENT PAS LES CHATS.

— Sophie ! Sophie ! le déjeuner est servi !

— Mademoiselle Sophie ! madame vous appelle !

— Avez-vous vu Mlle. Sophie, monsieur Péchar ? disait la femme de chambre au portier.

— Non, mademoiselle ; nous ne l'avons pas encore vue aujourd'hui.

— Sophie ! Sophie !

Et Sophie courait dans l'escalier, et venait toujours à son nom ; elle s'apprêtait à entrer dans la salle à manger, lorsque sa bonne lui marcha sur la patte en s'écriant :

— Ah ! mon Dieu ! à qui donc ce gros vilain chat ? Veux-tu bien t'en aller ! je n'aime pas les chats ; il n'y a rien que j'ai tant qu'un chat ! pusch ! pouah ! pouah ! va-t'en !

Et la pauvre Sophie fut obligée de s'en aller.

Comme elle descendait tristement l'escalier son petit cousin sortit de la salle à manger, tenant une énorme tartine de confiture à la main ; c'était sa part du déjeuner, et il courait avertir sa cousine pour qu'elle vînt chercher la sienne.

Sophie ! Sophie ! craiait-il ; ma cousine ! viens donc vite déjeuner ; il y a des confitures !

Sophie, oubliant qu'elle était devenue chatte, s'approcha de son cousin, et voulut prendre la tartine qu'il tenait dans ses mains : le petit gourmand se mit aussitôt à crier comme si on l'écorchait :

— Maman ! Maman ! un gros chat qui veut manger mes confitures !

La malheureuse chatte fut encore obligée de s'éloigner tristement, bien tristement, sans déjeuner.

Elle alla se réfugier dans sa chambre, et se coucha dans son lit, espérant qu'elle y serait en sûreté.

Mais à peine venait-elle d'y entrer, que sa bonne revint. Elle rapportait la robe lilas toute fraîche et bien repassée, cette robe fatale qui avait causé tous ses malheurs.

— Sophie ! dit-elle, allons, mademoiselle Sophie, ne faites pas la boudeuse ! venez vous habiller ; votre robe est prête : venez !

Rosalie cherchait la petite fille derrière la porte, dans tous les coins, imaginant qu'elle s'était cachée : tout en cherchant et appelant de chaque côté, elle rangeait çà et là les divers objets qui se trouvaient dans sa chambre, puis elle commença à tirer les rideaux pour faire le lit. En levant la couverture, elle aperçut la grosse chatte ; alors, ce fut un train épouvantable.

— Te voilà encore, vilaine bête ! s'écria-t-elle ; qu'est-ce que tu fais là ? Veux-tu bien t'en aller !

Et les *pusch ! pouah ! puseh !* de recommencer ; le tout avec accompagnement de coups de pied et de manche à balai.

Sophie, tout effrayée s'enfuit encore aussi vite qu'il lui fut possible ; et, dès qu'elle fut hors d'atteinte des coups de la terrible Rosalie, elle alla se blottir devant la porte de sa mère, et attendit son réveil avec résignation. « Malgré mon affreuse métamorphose, pensa-t-elle, maman saura me reconnaître ; oh ! j'en suis sûre ! elle me devinera ; elle me comprendra, elle qui m'entendait si bien quand je ne savais pas encore parler ! si je pouvais seulement être près d'elle !!! elle m'aime tant ! elle empêchera qu'on me fasse du mal !

CHAPITRE 5eme

UNE TRISTE FETE.

Tandis que Sophie était là encore toute tremblante, elle vit arriver ses deux petites cousines, bien habillées, bien jolies, marchant sur la pointe des pieds, et tenant un gros bouquet dans leurs petites mains

— Ma tante n'est pas encore réveillée ? dirent-elles, nous venons lui souhaiter une bonne fête. Où est donc Sophie ? qu'elle mette nos bouquets dans l'eau.

— Mlle Sophie doit être dans sa chambre, reprit le domestique, ne sachant rien de ce qui s'était passé.

— Ah ! je parie, s'écria l'aînée des cousines, je parie qu'elle travaille encore à sa pelotte ; je disais bien qu'elle ne serait pas finie pour la fête de ma tante ; mes manchettes, à moi, sont faites depuis huit jours.

En disant ces mots, la petite cousine montra une jolie paire de manchettes, qu'elle-même avait brodées, et dont elle venait faire présent à sa tante. Sophie voyait toutes ces choses, ces présents, ces bouquets, et son pauvre cœur saignait douloureusement. Ce n'est pas que, de son côté, elle fût en retard pour fêter aussi sa mère ; hélas ! sa pelotte et son bouquet étaient préparés de la veille ; mais le moyen d'apporter tout cela avec ses grosses vilaines pattes de chat !

En ce moment, elle se sentait bien malheureuse ; mais ce n'était rien encore. Au bout d'une heure, sa mère sonna, et comme la femme de chambre se disposait à entrer chez elle, Rosalie, accourut tout effarée.

— Si madame demande M^{lle} Sophie, dit-elle, répondez-lui que je suis sortie avec elle pour acheter des fleurs ; cela me donnera le temps de la chercher encore. Nous ne pouvons savoir ce qu'elle est devenue. Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! s'écria-t-elle en sanglotant, s'il lui était arrivé malheur, j'en mourrais !

Sophie désolée de voir pleurer sa bonne à cause d'elle, oubliant qu'elle ne pouvait la reconnaître, voulut lui parler et la consoler ; mais Rosalie la repoussa encore, cette fois des mains, sans coup de pied ni de bâton ; car la pauvre fille était si inquiète qu'elle n'avait plus le temps d'être méchante.

Bientôt l'alarme se répandit dans toute la maison, et personne n'eut plus la présence d'esprit de cacher son inquiétude. M^{me} Epernay, ne voyant point revenir sa fille, et ne comprenant rien aux airs mystérieux, aux réponses évasives de ses gens lorsqu'elle leur parlait de Sophie, commença à soupçonner quelque malheur. Elle se leva à la hâte, et courut vers la chambre de Sophie, imaginant qu'elle était malade et qu'on voulait le lui cacher.

Quand Sophie vit passer sa mère devant elle, son cœur battit vivement ; elle courut aussitôt sur ses traces pour la rejoindre, espérant en être reconnue ; mais un vilain épagneul, qui ne quittait jamais M^{me} Epernay, ayant aperçu la pauvre chatte, bien loin de la reconnaître pour sa jeune maîtresse, se mit à aboyer d'une telle force, qu'il attira tous les autres chiens de la maison. Au même instant, caniches, levrettes et carlins assaillirent la malheureuse Sophie, qui n'eut que le temps de grimper sur le toit ; ce qu'elle fit avec beaucoup de peine, n'en ayant pas encore l'habitude.

On attendait toujours le retour de Rosalie, pensant qu'elle ramènerait Sophie, ou que du moins elle rapporterait de ses nouvelles ; mais Rosalie ne revenait point ; elle n'osait reparaitre devant sa maîtresse : hélas ! la malheureuse fille ne revint jamais !

Madame Epernay appelait sa fille d'une voix déchirante.

— Viens, mon enfant, disait-elle, je ne te gronderai pas !

Puis elle parcourait toutes les chambres de la maison, la cour, le jardin ; elle interrogeait tout le monde : elle, ordinairement si douce, à force d'inquiétude, elle devenait impatiente et violente ; elle grondait tous ses domestiques, leur ordonnait de courir dans toutes les rues pour chercher son enfant ; elle reprochait au portier d'avoir laissé sortir sa fille ; puis elle revenait dans son appartement, regardait l'heure qu'il était à la pendule, et mesurait, d'après le temps qui s'était écoulé, les progrès de son inquiétude.

A mesure que la journée s'avancait, cette inquiétude agitée se changeait en un horrible désespoir. Elle avait envoyé chez tous ses amis, tous ses parents, à la police, dans tout le voisinage ; et personne n'avait pu lui donner de nouvelle de Sophie.

Tout à coup l'idée lui vint que sa fille était mor-

te par suite de quelque affreux accident ; qu'elle était tombée dans le feu ou par la fenêtre, ou qu'elle s'était noyée, et qu'on le lui cachait pour lui laisser ser un peu d'espoir ; qu'on voulait la préparer par degrés de ce coup terrible.

— Ma fille ! ma fille ! criait-elle ; oh ! dites-moi la vérité ! la reverrai-je ? Que lui est-il arrivé ? oh ! ne me cachez rien ; je vous en conjure !

Alors elle pleurait ; c'étaient des sanglots à fendre le cœur.

Sans doute cette malheureuse femme, était bien à plaindre ; mais pourtant il y avait au monde quelqu'un de plus à plaindre encore ; c'était Sophie ; Sophie, qui entendait les cris de sa mère, et qui ne pouvait lui dire : « Je suis là ! » Jamais un enfant n'avait rien éprouvé de pareil ; car jamais les enfants ne savent comme on les aime, comme on les pleure ; et elle connaissait l'affreux chagrin de voir sa mère si malheureuse à cause d'elle.

Dans l'excès de sa douleur, Sophie imagina d'aller chez le sorcier le conjurer de lui rendre sa première forme ; mais le sorcier était parti, et son fourneau même avait disparu. Sophie resta toute la nuit à regarder les fenêtres de sa mère et à voir passer et repasser l'ombre des personnes qui s'empressaient auprès d'elle pour la servir. M^{me} Epernay se trouvait fort malade par suite de sa douleur.

Sophie guettait un instant favorable, où la porte de l'appartement de sa mère serait entr'ouverte, afin de s'introduire auprès d'elle ; mais le vilain épagneul était toujours là, terrible et menaçant ; et d'ailleurs Sophie commençait à perdre tout espoir d'être reconnue, même de sa mère.

L'idée lui vint aussi d'écrire ce qui lui était arrivé, et de calmer ainsi l'inquiétude de sa mère ; mais elle n'avait rien pour écrire, ni plume, ni papier, ni encre ; elle essaya de griffer quelques mots sur le mur, mais elle ne put en venir à bout : et d'ailleurs qui est-ce qui aurait jamais pensé sérieusement à lire un mur sur lequel il y avait écrit : « Ma chère maman, ne me pleure pas ; je suis devenue chatte. »

CHAPITRE 6^{em}.

LA LETTRE.

Dès que le jour parut, Sophie, craignant d'être renvoyée de la maison où elle éprouvait encore un plaisir douloureux à être auprès de sa mère, regrimba sur le toit afin de voir ce qui se passait autour d'elle sans être vue. Comme elle était là triste et rêveuse, elle entendit, dans la cour de la maison voisine, le bruit d'une fenêtre qu'on ouvrait : elle vit alors l'intérieur d'une jolie chambre où il y avait un bon feu : ça et là des livres étaient posés sur différentes tables ; c'était comme des dictionnaires d'anglais ou d'italien. Il y avait aussi des fleurs dans un vase sur un petit bureau qui, d'abord, frappa les regards de Sophie ; elle pensa à la lettre qu'elle voulait écrire, et résolut d'entrer dans cet appartement. Elle sauta d'abord sur la fenêtre, et, voyant qu'il n'y avait personne dans la chambre, elle y entra bravement.

(A continuer.)

LES JEUX.

Nil novi sub sole, il n'y a rien de nouveau sous le soleil. Dans tous les pays, sous tous les ciels, au nord comme au midi, chez les noirs comme chez les blancs, sous la hutte du sauvage, et sous le toit du citadin, de tout temps, toujours et partout, le jeu a existé avec ses appétits, ses violences et ses excès. Les dieux, aujourd'hui destitués, du paganisme avaient fait de l'Olympe un céleste tripot. Mercure, premier sujet dans la troupe divine, inventa le jeu, nous apprend Platon ; les parents et collègues de Mercure étaient trop bien élevés pour ne pas adopter une invention due à un membre de leur famille ; ils jouaient, les bons cousins, pour rendre hommage au dieu du jeu, comme ils se grisaient pour faire honneur au dieu du vin. Plutarque, qui comme Platon était dans la confiance de ce qui se passait sur le sommet de l'Olympe, rapporte, dans son *Traité d'Isis et d'Osiris*, une anecdote tant soit peu fabuleuse. Mais Plutarque est un personnage grave, qui ne voudrait pas nous induire en erreur ; croyons donc à Plutarque, comme déjà nous avons cru à Platon.

Les Germains, selon Tacite, et les Huns, selon je ne sais qui, se jouaient eux-mêmes ; le perdant subissait l'esclavage du gagnant. Ils engageaient leur liberté pour un an, pour deux ans, quelquefois pour toute leur vie.

Certains nègres, plus intelligents que les Germains et les Huns, jouent leurs femmes et leurs enfants ; ce qui n'empêche pas un vieux chef, bien tatoué, bien ridé et bien crépu, de prononcer un discours touchant sur la tombe d'un affreux noir, qui a joué et perdu dix femmes et vingt enfants peut-être pendant sa vie, et de s'écrier, avec l'aplomb d'un homme civilisé : il fut bon époux et bon père, ainsi-soit-il !

Les Indiens jouent leurs doigts et leurs yeux. Sans attendre sa revanche, le perdant s'insinue sous la pupille un petit stylet effilé à cet usage, et il se fait sauter l'œil avec une adresse inouïe ; jamais il ne manque son coup ; il le place dans un verre, et la partie continue. Sera-t-il aveugle ? Ne sera-t-il que borgne ? là est la question. Si le sort le favorise, son adversaire, du même petit stylet, se prive aussi d'un œil. Dans ces cas-là, les Indiens ne font jamais plus de trois parties ; il faut toujours qu'il survive un œil pour servir de guide aux trois yeux domiciliés dans leurs vers respectifs. Nous autres joueurs rachitiques, myrmidons que nous sommes, nous n'avons jamais été, nous ne serons jamais à la hauteur de ces jeux de géants.

L'invention des cartes remonte au roi Charles VI ; à l'Hotel de Nesle où en faisait une immense consommation. Dans les commencements et faute d'habitude, on prenait les pertes au sérieux. Les catastrophes de l'Hotel de Nesle sont célèbres dans l'histoire du temps. (Ne pas confondre avec les catastrophes de la Tour de Nesle. Les cartes furent imaginées pour amuser les instants lucides que la folie voulait bien laisser au roi. L'inventeur, tout nous porte à

le croire, était Français : les couronnes et les sceptres fleurdelysés que portent les rois, révèlent une main française. Le roi de pique, c'est David ; le roi de carreau, César ; le roi de trèfle, Alexandre ; et le roi de cœur, Charlemagne. Un étranger fût-il allé chercher un monarque français pour le faire figurer au milieu des plus grands noms de l'antiquité ? Un étranger eût-il donné à Charlemagne le plus noble des symboles, celui du cœur !

Le père Daniell a cru que le valet de carreau, Hector, était Hector de Galard, capitaine de la grande garde de Louis XI. Hector est ici le fils, de Priam, dont on faisait descendre nos rois par son fils Astyanax, dans les onzième, douzième, treizième, quatorzième, quinzième et seizième siècles. Quelque célèbre qu'ait pu être dans son temps l'Hector de Galard, dont le père Daniel voudrait, faire un valet de carreau, il ne doit pas entrer en balance avec Hector, de troie. La courtoisie de l'inventeur n'a pu hésiter entre ces deux Hectors.

Lancelot du Lac est un des chevaliers du roi Arthur ; et Ogier un preux de Charlemagne ; Lahire est le fameux Etienne de Vignole, surnommé Lahire, qui contribua tant par sa valeur à consolider le trône chancelant de Charles VII.

Seul, un Français peut et ne doit avoir voulu, tout en créant un divertissement frivole, élever un trophée historique aux guerriers illustres de sa patrie. Les cartes constituent presque un cours d'histoire de France. Nous ne prétendons pas qu'elles doivent supplanter dans les écoles les ouvrages acclimatés et approuvés, mais il serait injuste de ne pas voir dans l'inventeur des cartes un homme éminemment national, et très-versé dans l'histoire de son pays.

Dame vient du celtique *dam*, qui signifie une personne distinguée ; *valet* dérive aussi du celtique *was*, et jusqu'au neuvième siècle a indifféremment voulu dire homme de guerre ou homme de service.

Le père Menestrier pense que Pallas, Rachel, Judic qu'à tort il nomme Judith, et Argine, anagramme de *regina*, expriment les quatre manières de régner, par la beauté, la sagesse, la piété et l'amour.

Le père Menestrier se trompe ; et les chroniqueurs du temps donne une toute autre interprétation aux quatre noms de reines ou dames de cartes.

En idiome breton, Judic et non Judith signifie reine deux fois. C'est Anne de Bretagne qu'on a voulu désigner. Est-il rien de plus naturel que cette flatterie bretonne ? et en langue bretonne, adressée à une princesse bretonne ? Anne de Bretagne n'a-t-elle pas été deux fois reine ? N'a-t-elle pas régné deux fois sur la France, par son premier mari, Charles VIII, et par son second époux, Louis XII ? Argine et Judic sont la seule et même Anne de Bretagne. Comme reine de France, Argine porte une couronne royale sur la tête, et comme souveraine de Bretagne, une couronne ducal renversée sur son bras. Faut-il

une meilleure preuve ? Reine et Duchesse, reine deux fois, telle a été Anne de Bretagne.

Pallas, déesse de la guerre ; Rachel, déesse de beauté, indiquent que les cartes sont le passe-temps des guerriers et des dames.

Les premières cartes furent dessinées et peintes à la main, et pour cette raison elles coûtaient fort cher ; plus tard on les grava et on les enlumina ; alors le prix diminua, et le peuple put en faire usage. Mais avant que les cartes ravagassent les rangs inférieurs de la société, les classes élevées étaient en proie à une maladie, à une fièvre de jeu, qui se trahissait par mille extravagances.

Un fils naturel du duc de Bellegarde gagna 50,000 écus à son père, et le père reconnaît, légitime son fils ; mais le fils renonce aux 50,000 écus gagnés à son père. Pour 50,000 écus, le duc fit ce qu'il avait toujours refusé à la voix du sang et à ses entrailles de père. O amour paternel, habiterais-tu plus souvent le coffre-fort que le cœur des pères ?

Sous Henri III, le Louvre se métamorphose en une royale maison de jeu où l'on n'entend plus que le son des dés, le bruissement des cartes et les cris des joueurs.

Henri IV, qui eut, dit la chanson, le triple talent de boire, de battre et d'être vert galant, possédait un quatrième talent dont elle n'a pas parlé : il aimait le jeu, il aimait surtout le gain. La perte lui était insupportable ; et ses adversaires ordinaires, le maréchal de Bassompierre, Sully, l'Italien Pimentelli, MM de Guise et de Joinville eurent plus d'une royale rebuffade à essayer quand ils gagnaient l'argent de sa majesté. Mais les joueurs, mais les courtisans, véritables estomacs d'autruche, digèrent tout, menaces et injures, quand l'argent vient en aide à la digestion, et quand l'injure sort de la bouche d'un roi. Sous le règne de Henri V, un seigneur obtint, grâce au jeu, une distinction dont jusqu'alors n'avait joui ni princes, ni ducs. Ceux-ci, dit Amelot de la Houssaye, n'entrent en voiture dans les maisons royales que depuis 1607, et cette faveur, ils la doivent au premier duc d'Épernon. Tous les jours, il jouait avec la reine Marie de Médicis ; tourmenté de la goutte, il osa faire entrer son carrosse dans la cour du Louvre, et cette témérité lui réussit.

Les premières académies de jeu datent de cette époque. Sans distinction de rangs ni d'habits, la foule était admise à y perdre son argent, et la foule se ruait à sa ruine. Le premier banquier connu répondait au nom de Jonas. Il loua 400 livres par jour une maison du faubourg Saint-Germain pour donner à jouer pendant la foire. 400 livres ! la somme était énorme pour le temps ; il n'en réalisa pas moins de très-gros bénéfices.

Louis XIII, sévère, impitoyable pour les joueurs fit fermer quarante-sept brelans et condamner à 10,000 livres d'amende deux maîtres de jeu.

Mazarin connaissait en police et en politique la valeur des petits moyens ; il se relâcha de cette sévérité de son prédécesseur. Sous son cardinalat, presque sous son règne, les maisons de jeu se rouvrirent. Il aimait mieux savoir les seigneurs de la cour occupés à perdre leur patrimoine qu'à se mêler aux affaires publiques ; là il les tenait sous sa main : pendant qu'ils jouaient, ils ne conspiraient pas contre lui.

Law créa le jeu sur la place publique ; les actions du Mississipi, espèce de guillotine contre les fortunes, instrument expeditif de ruines et de misères, se cotoient et se trafiquaient dans les rues et dans les carefours. Quelques laquais subitement enrichis servirent de prospectus à ces jeux en plein vent, et petits et grands, riches et pauvres, vilains et nobles, hommes et femmes, tous furent piqués par le système Law, système dangereux et fatal, car il était protégé par les gouvernants. Bien des gens, par décence publique, s'abstenaient de cartes et de dés. Sitôt que le jeu eut changé de nom, les esprits timorés et craintifs ne laissèrent pas échapper une si belle occasion de jouer ; un jour leur suffit pour rattrapper, pour dépasser même les joueurs les plus consommés.

Le *Journal politique et littéraire* du 15 décembre 1776 rapporte un trait qui s'accorde à merveille avec l'excentricité du caractère anglais.

Deux Anglais voyageaient ensemble. En route, que faire ? pourquoi ne pas jouer, quand on aime le jeu ? La voiture fut favorable à sir John, il gagna sur les grands chemins des liasses de banknotes à sir Peter. La partie était si bien lancée qu'elle ne s'arrêta pas lorsque la voiture fut arrivée à sa destination ; mais dans une chambre d'auberge, la fortune vira de bord : sir John rendit george. Moins flegmatique, moins Anglais que sir Peter, il eut le mauvais goût de montrer sa mauvaise humeur. A un coup piquant qu'il avait perdu, il riposta par une provocation ; il paria 5,000 guinées qu'à vingt-cinq pas il serait plus heureux au pistolet qu'aux cartes. Les spectateurs français ne voyaient là qu'une boutade de joueur exaspéré ; quelle ne fut pas leur surprise ! Sir Peter se leva tranquillement, et accepta le défi. Les 5,000 guinées furent déposées en mains sûres ; on se procura des armes, des témoins, et la partie, le duel commença. La vaine n'abandonna pas sir Peter ; il blessa grièvement le pauvre sir John, qui en fut pour une épaule fracassée et ses 5,000 guinées perdues.

Les joueurs sont sujets à de singulières idées. La passion du jeu développe dans certains esprits des bizarreries prodigieuses. En face de la mort et de son testament, un homme exigea qu'après lui de sa peau l'on couvrit un damier, et que de ces os on fit des dés.

Le jeu égalise et confond tous les rangs. Entre joueurs, il n'y a plus ni esprit, ni richesse, ni naissance, il n'y a plus que des cartes. Le prince de Condé avait admis à sa partie l'acteur Baron.

—Masse à Condé, dit familièrement le comédien.

—Tope à Britannicus, répondit le héros.

Une autre fois, un officier jouait et perdait contre un prince du sang. Tout à coup, la figure décomposée, les yeux hagards, il se lève.

—Où allez-vous ? s'écrie le prince.

—Je vais jurer dans une pièce voisine.

Eh ! mon ami, ne vous gênez pas, jurez ici.

Le scrupule de l'officier est sans exemple. Un vrai joueur ne se gêne pour personne ; il jure devant un prince comme devant un égal ; l'officier était plus courtisan que joueur, et il eût mieux fait son chemin dans les antichambres de la cour qu'à une table de jeu.

(A continuer.)

LE ROI JEAN SIGNANT LA GRANDE CHARTE.

Un matin du mois de Janvier 1215, le primat de Londres-Langton sortit de cette ville en descendant la Tamise ; il fit arrêter le batelet qui le portait à la hauteur où se trouve aujourd'hui Greenwich ; à cette époque Greenwich ou le Bourgvvert, à cause des belles prairies qui le bordaient de tous côtés. A cette place où s'élève aujourd'hui le magnifique hospice bâti par Guillaume III pour les vieux marins de l'Angleterre, et qu'on peut considérer comme le pendant de nos invalides, à cette place aujourd'hui si riche et si peuplée, il ne se trouvait alors qu'un amas de quelques misérables cabanes. Ce n'est pas que ce lieu n'eût été plus florissant lorsqu'existait encore l'appaye de Greenwich ; mais, trente ans environ avant l'époque dont nous parlons, elle avait été ruinée de fond en comble par une troupe de ces bandits flamands qui inondaient alors l'Angleterre, et qui se mettaient à la solde de tout parti qui pouvait les acheter. Le primat fut reçu par plusieurs prêtres arrivés avant lui. Après quelques mots mystérieux échangés entre eux, ils se rendirent ensemble vers les ruines de l'abbaye, et y trouvèrent réuni un nombreux clergé en habits de cérémonie, avec l'étole et le surplis, quelques évêques la mitre en tête et la crosse à la main. Le primat revêtit lui-même ses habits pontificaux, et tout aussitôt il entonna une prière à laquelle répondit le reste du clergé. Pendant ce temps on fit défiler devant Langton douze hommes, armés de pioches et de bêches, qui présentaient chacun à son tour leurs instruments au primat, qui les bénissait. Cette cérémonie achevée, un vieillard fut amené par deux diacres : c'était un vieux moine échappé à la ruine de Greenwich et âgé de près de quatre-vingts ans ; il s'agenouilla devant le primat, qui appela sur lui l'inspiration céleste. Comme il se relevait, on entendit un grand mouvement, un bruit de chasse, des cris de chiens, des sons de cornets d'ivoire, des hennissements de chevaux, et tout aussitôt le roi Jean parut au milieu de ses valets et de ses limiers. Ce roi, que Walter Scott nous a montré si indolent et si fastueux dans son beau roman d'*Ivanhoé* n'était plus à cette époque qu'un tyran soupçonneux et cruel.

—Holà ! s'écria-t-il en approchant, que veut dire cette assemblée ? D'où vient que, sans ma permission, on ose tenir de pareilles réunions ? Avez-vous à délibérer sur l'exil et la déchéance des évêques Mansfell et Ormond, que j'ai prononcé malgré les menaces du Saint-Père ? Eh bien ! n'avez-vous pas pour cet objet l'église de Saint-Paul, où je vous ai permis de vous réunir, mais la nuit seulement, afin que vous ne puissiez étaler aux yeux du peuple le coupable exemple de votre résistance à mes ordres ?

—Sire, répondit Langton, chaque chose sera faite où elle doit l'être. Nous serons ce soir à l'église de Saint-Paul pour examiner les causes de la déchéance prononcée par vous contre nos frères ; nous y serons

ce soir, parce que l'église est notre patrimoine et que l'heure du soir est celle prescrite par le concil de Latran pour ces sortes de réunions, et non point pas votre permission.

—Langton, s'écria le roi, mon bon ami, mon plus fidèle sujet, prends garde ; tes paroles deviennent dures et rebelles comme celles d'un baron armé ! Prends garde ! la contagion de la révolte gagne les plus dévoués lorsqu'ils s'entourent de mauvais conseils. Réponds, Langton ; que faites-vous ici parmi ces ruines, et avec ces ouvriers armés de pioches ?

—Sire, répliqua le primat, nous sommes à la recherche d'un trésor enseveli sous ces décombres ; l'aspect de ces ouvriers aurait dû vous en avertir.

—Un trésor ! reprit vivement Jean, tout trésor trouvé appartient par moitié à l'Etat, c'est-à-dire au roi, d'après l'us romain qui gouverne le Midlessex.

—Sir, répondit Langton, vous le partagerez avec nous et le peuple anglais, soyez-en assuré ! C'est là notre intention.

—Est-il d'or, d'argent ou de pierreries ? demanda le roi.

—Il est d'un prix au-dessus de tous les trésors de votre couronne, répondit Langton, d'un prix que des monceaux d'or ne sauraient atteindre.

—Alors, dit Jean en se découvrant de son chapeau, c'est quelque sainte relique rapportée peut-être de la Terre-Sainte par nos frères de la Croisade.

C'est une sainte relique, en effet, reprit Langton ; une relique enfermée secrètement dans cette obscure abbaye, et dont il faut que toute l'Angleterre profite.

—Amen, répondit le roi avec indifférence ; continuez, mes frères, et, s'il y en a pour tout le monde, donnez-m'en un peu, je vous prie.

—Vous en auez, répliqua Langton, l'œil courroucé et la voix sombre.

Tout aussitôt, Jean, riant de la colère du primat, qu'il croyait irrité seulement de son peu de respect pour la sainte relique, Jean s'éloigna au galop et continua sa chasse. Immédiatement après, le vieillard se mit en tête de tout le clergé et s'avança péniblement vers les ruines de l'abbaye ; il en fit lentement le tour en examinant chaque endroit avec soin. Le clergé le suivait processionnellement, et Langton, qui était près de lui, le regardait avec anxiété. Déjà deux fois on avait parcouru presque toute l'étendue des ruines, et quelques doutes murmurés tous bas se faisaient entendre, lorsque le vieux moine s'arrêta devant une pile de décombres et s'écria soudainement : " C'est ici " Les travailleurs s'avancèrent à l'instant et déblayèrent les décombres avec activité ; pendant ce temps le clergé, à genoux, invoquait le ciel avec des chants pieux et les bras tendus vers le ciel. Bientôt on découvrit le maître-autel de l'église, qui n'était point détruit, mais seulement enfoui dans les ruines ; les chants redoublèrent d'ardeur, et quelques minutes n'étaient point passées qu'on aperçut une pierre avec un

anneau scellé au pied de l'autel. On la souleva, et sous cette pierre on trouva une boîte merveilleusement travaillée. Les chants éclatèrent en actions de grâces. Langton s'empara de la boîte; il bénit tous ceux qui l'avaient assisté dans cette pieuse entreprise; on donna une forte récompense aux ouvriers, et tout le monde se répara.

Le soir venu, presque tous les prélats qui le matin avaient pris part à la sainte opération entrèrent solennellement dans l'église de Saint-Paul, tandis qu'un nombre considérable de barons et de chevaliers étaient introduits secrètement dans la maison primatiale par Langton. Lorsque l'assemblée fut complète, on ferma les portes de l'église, et les barons y pénétrèrent à leur tour. Chacun s'assit, et Langton monta dans la chaire de marbre qui était à droite de l'autel; il prit la parole.

— Mes frères, dit-il, aucun de vous n'ignore le motif pour lequel il a été appelé ici. Si nous sommes assemblés sous le prétexte de délibérer sur la déchéance de nos frères, c'est que le temps est tel qu'il n'est plus permis aux seigneurs et évêques de l'Angleterre de se réunir à leur gré pour les affaires de l'Angleterre. Que Dieu nous pardonne ce mensonge, comme il pardonna celui de la pieuse Judith pour délivrer le peuple de Dieu des persécutions d'Holopherne. Oui, mes frères, c'est une sainte vérité, que Dieu envoie quelquefois les tyrans sur la terre pour punir les peuples, quelquefois aussi pour les exciter et les éveiller de leur indolence. Car, de même que la vie d'un homme, la vie d'un peuple doit être active et laborieuse, et comme on voit des hommes qui ont besoin de la misère pour les forcer au labeur qui les enrichit, de même on voit des peuples qui ne travailleraient point à l'œuvre de leur liberté s'ils n'y étaient poussés par la tyrannie. Grâce à Dieu, cette nécessité nous a été tellement infligée, qu'il n'existe plus un libre Anglais qui ne soit persuadé qu'un tel état de choses doit cesser. Tant que le roi Richard Cœur-de-Lion a vécu, nous avons souffert l'usurpation de nos droits et l'anéantissement des lois de Saint Edouard et de la charte de Henri II. Mais l'admiration que nous inspiraient les grandes qualités de notre roi nous servait d'excuse. Aujourd'hui nous n'en avons aucune en présence d'un souverain tel que Jean-sans-Terre. Je n'ai pas besoin de vous faire l'énumération de ses crimes; chacun de nous, outre la haine particulière qu'il lui doit pour quelque injure particulière, ne partage-t-il pas la haine universelle qu'il inspire au monde entier? Usurpateur à tous les degrés, n'a-t-il pas essayé de s'emparer de la couronne de son frère Richard, tandis que celui-ci combattait immortellement pour la délivrance du saint sépulchre? Après la mort du Cœur-de-Lion, n'a-t-il pas, de sa propre main, assassiné l'héritier du trône, son neveu Arthur, dans la tour de Rouen? et, pour ce crime qui le montrera comme un infâme meurtrier aux hommes à venir, n'a-t-il pas été condamné à mort en la cour des pairs de France? A cette honte d'un roi anglais jugé et flétri comme un malfaiteur en pays étranger, n'a-t-il pas ajouté, par son imprudence, la honte de la défaite, et n'a-t-il pas naguère, au pont de Bovines, perdu le meilleur de nos soldats et anéanti la ligue qui devait abaisser la superbe du roi Philippe-Auguste? Je ne vous

parle ni de nos otages qu'il a massacrés, ni de nos églises et de nos châteaux qu'il a pillés et démolis. Que sont devenus les privilèges des cités et les libertés des manants? Il n'a respecté ni le grand qui lui portait ombrage, ni le petit qu'il ne devait point voir. C'est à nous à leur restituer leurs droits; l'heure est arrivée, la mesure des maux est comble: le voulez-vous ainsi?

— Nous le voulons, répondirent ensemble barons et prélats.

— Mais, s'écria tout aussitôt le vieux comte de Derby, qui avait, dit-on, cent ans révolus, que demanderez-vous à Jean? Vous parlez de droits, et vous ne connaissez pas les vôtres. Les lois de Saint Edouard, ce monument des vœux de tout un peuple et de la sagesse d'un saint roi, ont été lacérées par les Normands dans tous les comtés où un manuscrit en avait été déposé, et, quant à la Charte de Henri II, ne savons-nous pas qu'elle a été copiée qu'en trois exemplaires, dont l'un a été soustrait de la Tour de Londres, où il était conservé; le second, déposé à Windsor, a été livré au roi Jean pour la somme de mille livres d'or; et le troisième a dû être anéanti par les Flamands.

— Le troisième! s'écria Langton, existe, et le voici. Aussitôt il le tira de sa petite cassette, qu'il avait trouvée à Greenwich. Tous les assistants, prélats et barons, se levèrent et se découvrirent à cette nouvelle, et ce fut dans cette posture qu'ils écoutèrent la lecture du précieux manuscrit. Dès qu'il fut achevé, ils l'approuvèrent avec de grands cris et résolurent d'en demander le rétablissement au roi Jean.

Dès le lendemain, cinq cents chevaliers ou barons se présentèrent devant le roi Jean; ils étaient tous en habits de guerre et montés sur leurs chevaux de bataille, ils arrêtaient le roi dans une rue de Londres, au moment où il se rendait à la chasse, et lui présentèrent leur demande. Jean en montra d'abord un grand courroux; mais s'apercevant que le peuple, qui s'était assemblé, approuvait hautement la conduite des chevaliers, il feignit de se calmer et leur promit de faire droit à leur requête à la Pâque prochaine. Les seigneurs, mal satisfaits, mais résolus de mettre le bon droit de leur côté, se retirèrent tout aussitôt, et Jean ne pensa plus qu'à s'affranchir de la promesse qu'il avait faite. Pour cela, il rassembla le plus grand nombre de bandits flamands qu'il pût trouver, et, avec quelques seigneurs, il se prépara à soutenir la guerre que les barons lui feraient. Ceux-ci, en effet, ayant réclamé du roi Jean l'exécution de sa promesse, n'en reçurent qu'une vaine réponse et se préparèrent à le combattre. Ils levèrent donc une armée dont ils donnèrent le commandement à Robert, fils de Gauthier, sous le nom de Maréchal de l'armée de Dieu. Les deux troupes, celles du roi et des barons, se rencontrèrent à Staines, près de Windsor. Avant de commencer le combat, Jean fit venir près de lui Langton, qui jusque-là lui avait paru étranger aux prétentions des barons et à qui il avait ordonné de le suivre. Dès qu'il fut à ses côtés, Jean fit appeler tous les chefs de son armée jusqu'au moindre capitaine, et, lorsqu'ils furent assemblés, il se plaça au milieu d'eux avec Langton, qui portait le coffre qu'il

avait retiré des décombres de Greenwich. Jean prit aussitôt la parole et dit à ses soldats :

— Je vous ai tous fait venir ici afin que vous connaissiez la justice de ma cause, en l'entendant bénir par le plus vénéré des serviteurs de notre sainte Eglise, et en entendant maudire celle de mes ennemis, c'est à dire celle de l'audace et de la révolte. Outre le courage que cette assurance doit vous donner, vous trouverez ici un plus puissant auxiliaire. Il vous sera remis à chacun un morceau d'une sainte relique qui vous rendra invincibles, si vous l'acceptez avec une foi et un cœur sincères.

Ces paroles dites, Langton approcha, et, s'élevant sur un petit tertre, il se montra aisément à tous les yeux. Un saint enthousiasme brillait sur son visage.

— Oui, s'écria-t-il, je suis venu ici pour bénir et pour maudire ; mais pour bénir les justes et pour maudire les méchants. Les justes sont ceux qui veulent la justice pour tous, les méchants ceux qui veulent leurs passions et leur seule satisfaction personnelle. Que ceux qui sont justes m'écoutent, car voici leur loi et leur salut.

Et tout aussitôt il tira de la cassette la charte de Henri II, et se prit à lire à haute voix. Jean, qui n'avait jamais soupçonné le primat, ne comprenait point où il voulait en venir ; à plusieurs fois cependant il voulut l'interrompre ; mais Langton, protégé par le murmure approbateur des barons, qui la plupart apprenaient pour la première fois tout ce qu'ils avaient perdu de droits, Langton acheva sa lecture, et, sa lecture achevée, il s'écria :

— Bénédiction, mes frères, à ceux qui demandent et défendent cette arche de salut ; malédiction à ceux qui tireront contre elle une épée esclave et impie. Voici la liberté, c'est la sainte relique qu'on vous a promise ; que chacun l'accepte d'une foi et d'un cœur sincères, et il sera invincible.

— Oh ! traître ! s'écria Jean en courant sur Langton l'épée haute.

— Eh ! quoi ? lui dit le primat, ne t'ai-je pas promis de partager cette sainte relique avec toi et toute l'Angleterre ?

Aussitôt, les barons qui avaient suivi le roi Jean, se précipitèrent entre lui et le primat. Ils emmenèrent celui-ci, et, sans s'arrêter aux cris du roi Jean, ils emmenèrent leurs hommes du côté des troupes de sir Robert. Les bandits flamands, se trouvant ainsi abandonnés, se débandèrent de leur côté, et

Jean se trouva, en moins d'une demi-heure, seul au milieu de la plaine, avec sept cavaliers. Il résolut de retourner à Londres ; mais à peine avait-il fait quelques pas que le comte de Pembroke accourut et lui apprit que la cité venait de se déclarer pour les barons. Jean ne désespéra point encore de sa cause, et il envoya le comte pour parlementer avec l'armée ; mais celle-ci refusa toute proposition d'accommodement si le roi ne signait à l'instant la grande charte. Jean, ne voyant aucun moyen d'échapper à cette nécessité, y consentit, et tout aussitôt les principaux chefs de l'armée s'avancèrent vers lui avec de grandes marques de respect. Des courriers allèrent avertir le clergé de Londres et le peuple de la cité de ce qui arrivait ; ils dirent aussi que la prairie appelée Runimède, située entre Staines et Windsor, était désignée pour la cérémonie. Le peuple sortit en foule de la ville, et, sans ordres ni invitations, il éleva de lui-même un énorme amphithéâtre à un angle de la prairie, au pied d'un vaste rocher.

D'un autre côté, l'armée arriva en marche triomphale et les enseignes déployées, tandis que le clergé se rendait processionnellement au rendez-vous, la croix et la bannière hautes. A cet endroit, le roi monta sur l'estrade et s'assit sur le trône qu'on lui avait préparé ; il prit des mains de Langton la charte qui était contenue dans la cassette, on lut tous les articles à haute voix et jura de les tenir ; après quoi il les signa. Depuis ce jour, la charte anglaise, dite *Magna Charta*, a été solennellement jurée par tous les rois à leur avènement au trône, et n'a cessé de défendre la liberté de ce pays contre l'usurpation de ses souverains.

Il est bon de faire remarquer au lecteur que cette charte, quoiqu'elle soit, selon l'expression anglaise, le boulevard de la liberté du peuple, n'était, à l'époque dont nous parlons, que la reconnaissance des droits des nobles et des privilèges de quelques villes. Ce ne fut que cinquante ans plus tard que le comte de Leicester, ayant emprisonné le roi Edouard et voulant couvrir son usurpation par sa popularité, appela les comtés, au nombre de quarante, et les bourgs, à envoyer au parlement chacun deux députés, qui devaient avoir rang de chevalier. C'est de là seulement que date la première et faible existence de la chambre des communes, véritable boulevard de la liberté anglaise ; c'est de là que vient le beau système politique dont se glorie le Canada.

NOUVELLES DU JOUR.

NÉCROLOGIE.

Au moment de mettre sous presse, nous apprenons avec regret la mort presque subite de M. Évariste Gélinas, employé au Bureau du Ministre de la Milice. M. Gélinas, ancien rédacteur de la *Minerve*, s'était acquis une grande réputation d'écrivain durant sa carrière de journaliste. Sa retraite de la polémique active ne l'empêchait pas d'avoir un pied

dans le journalisme, puisqu'il était l'auteur si aimé et admiré des chroniques de Carle Tom dans la *Minerve* et d'un *Solitaire* dans l'*Opinion Publique*. L'*Album de la Minerve* lui doit également plusieurs excellents morceaux. Nous n'avons pas le loisir de rendre à notre collaborateur le tribut d'éloges qu'il mérite ; mais nous pouvons ajouter que cette mort prématurée a réveillé partout les plus vifs regrets.

NOTES DIVERSES.

Son Excellence Lord et Lady Dufferin sont passés à Montréal, en route pour Québec où ils resteront quelques jours. Les nobles voyageurs seront de retour à Montréal, lundi, jour où ils donneront grand lever. Vers la fin du mois, les citoyens donneront un bal à Leurs Excellences.

La Gazette de Montréal publie une correspondance de Norvège dans laquelle l'auteur, après avoir fait remarquer que le nom du Canada donné à presque toutes les Possessions Anglaises dans l'Amérique du Nord, induit beaucoup d'Européens en erreur, lesquels s'imaginent que le Canada n'est qu'un pays de glace, propose d'établir une ligne de steamers entre Québec ou Montréal et de la ville de Bergen, en Norvège. Il assure qu'un courant considérable de Norvégiens et de Suédois se dirigerait vers le Canada par cette ligne.

Une nouvelle industrie vient de surgir à San-Francisco. Un tanneur s'est ingénié de tirer partie de la peau de 8,000 singes et d'en faire un kid de première qualité. On ne dira plus : *de la monnaie de singe* ; mais *des gants de singe*.

Un célibataire américain vient enfin de se décider à franchir la passe redoutable qui le séparait de la terre fortunée du mariage. Il doit y avoir sérieusement réfléchi, car il compte 95 années, et la belle qui est maintenant Madame William Edward, 70 années. Un tel exemple doit ramener l'espérance dans le cœur de ceux et celles qui commenceraient à perdre courage.

Le commerce des huitres exportées des Etats-Unis en Angleterre a pris une extension de bon augure : 9337 minots de mollusques américains ont été absorbés par les gourmets Anglais.

INTRODUCTION

DE LA

LECTURE sur les ZOOPHYTES INFUSOIRES du CANADA.

(Suite.)

ORDRE 5ème.

- a. Toujours libre.
- b. 16ème. Fam. Leucophryeus. Sans bouche.
- 1er Gen. Spathidie. 2ème Gen. Leucophre 3ème Gen. Opaline.
- bb. 17ème. Fam. Paraméciens. Avec une bouche et une rangée de cils en moustache.
- 1e. Gen. Lacrymaire. 2ème Gen. Pleuronème.
- 3ème. Gen. Glaucome. 4ème Gen. Kolpode. 5ème Gen. Paramécie. 6ème Gen. Panophrys. 10ème Gen. Nasula. 11ème Gen. Holophre. 12ème Prorodon.
- bbb. 18 Fam. Bursariens. Avec une bouche et une rangée de cils en moustache.
- 1e. Gen. Plogiostome. 2ème. Gen. Ophryoglène.
- 4ème Gen. Spirostome. 5ème. Gen. Kondylostome.
- aa. Fixés soit volontairement soit par leur organes. b. 19ème. Fam. Urcéoliens. Fixés volontairement. 1er Gen. Stentor. 2ème. Gen. Urcéolaire
- 3ème. Gen. Ophrydie. 4ème Gen. Urocentre.
- bb. 20ème Fam. Vorticelliens. Fixés au moins temporairement par leurs organes on par une partie de leur corps.
- 1er Gen. Scyphidie 2ème. Gen. Epistylis ou gen-

re Operacularia, 3ème. Gen. Vorticelle. 4ème. Gen. Vaginicole.

B. ANIMALCULES SYMÉTRIQUES.

PLIUSEURS TYPES SANS RAPPORTS ENTR'EUx.

Genre. Coleps. Gen. Planariole, Choetenote (Thrydie, Ehr.)

DESCRIPTION MÉTHODIQUE DES INFUSOIBES CANADIENS

I. Infusoires et Asymétriques.

ORDRE 1er.

Ces infusoires n'ont aucun organe locomoteur visible ; ils se meuvent seulement que par l'effet de leur contractilité générale.

1er. FAMILLE.

Vibrioniens.

Ce sont des animalcules filiformes, extrêmement minces, sans organisation appréciable, sans organes intérieurs, ni locomoteurs visibles.

Les Vibroniens, sont de tous les Infusoires ceux qui se montrent les premiers dans toutes les infusions qui présentent un état de décomposition putride commençante ou avancée. Cette famille renferme les êtres vivants les plus simples et les plus exigus. Ils ne se manifestent à nos yeux, aidés du plus puissant microscope, que sous l'apparence de lignes très-minces plus ou moins longues, droites ou sinieuses; leurs mouvements plus ou moins vifs peuvent seuls les faire prendre pour des animaux; les plus gros vibroniens n'excèdent pas en grosseur, un 0,001 de millimètre, vue à grossissement de 500 diamètres; ils nous paraissent aussi déliés qu'un moyen crin de cheval, et sont parfaitement transparentes incolores.

Tout ce que la science peut dire de positif sur leur organisation, c'est qu'ils sont contractiles et se propagent par division spontanée, comme la plupart des autres Infusoires. Leur division est souvent imparfaite; de là résulte leur allongement plus ou moins considérable. Les Vibroniens se présentent sous différentes formes, les uns sont en lignes droites, tantôt en ligne flexueuses, et se mouvent en ondulant avec plus ou moins de vivacité, ce sont les vrais Vibroniens; d'autres enfin sont constamment en forme d'hélice ou de spirale. C'est à cette dernière espèce à laquelle les auteurs ont donné le nom approprié de (*spirillum*); car, leurs mouvements opèrent en tournant autour de l'axe de l'hélice, avec plus ou moins de rapidité. (Votr fig. A. 3 et 4, pag. 714.

Les Vibroniens se produisent avec une promptitude extrême dans toutes les liquides chargés de substances organiques altérées ou décomposées. Ainsi nonseulement les infusions animales et végétales en contiennent, mais encore tous les liquides de l'organisme, quand ils viennent dans un état de putridité; ainsi, la salive, le lait, le serum, l'urine, le pus, le fluide pancréatique, les sécrétions morbides et autres, etc., etc., etc., peuvent, quand ils se décomposent, présenter une quantité énorme de Vibroniens.

1er. Genre. *Bactérium*.

Animalcules filiformes, cylindriques, deux à cinq fois aussi longs que large, un peu renflés au milieu. Leur longueur varie de 0,003 de millimètre à 0,002, et leur épaisseur de 0,0018 à 0,0006 de millimètre. Ils sont quelquefois assemblés deux à deux par l'effet de la division spontanée; leurs mouvements sont vacillants.

Le *Bactérium Termo*, (voir fig. A., page 714,) le premier terme, en quelque sorte, de la série animale, est le plus petit des Infusoires, et l'on peut souvent le confondre avec le premier degré de développement des autres *Bactérium* et Vibroniens. Cet Infusoire est le premier que l'on rencontre dans tout liquide, tenant en suspension des matières végétales, ou animales, ou demi solide en état de décomposition putride; ainsi, toute substance végétale ou animale, soumise à l'humidité ou mise en infusion, en produit une quantité incalculable. Dans les infusions concentrées, ils se montrent par milliers d'essaims, composés eux-mêmes de milliers d'individus, dont un grand nombre d'entre-eux sont unis deux à deux, par cause de division incomplète; car, cette espèce, comme la plupart

des autres Infusoires, se multiplie par division spontanée. Après quelques jours, si la putrescence diminue, d'autres espèces prennent naissance et finissent par dévorer tous les *Bactérium Termo*, ainsi que tous les autres Vibroniens, qui finissent par disparaître complètement de l'infusion primitive. Après quelques semaines ou quelques mois, enfin quand la partie nutritive des substances végétales ou animales a été consommée, les successeurs des Vibroniens périssent, et des débris de leurs cadavres, naissent de nouveaux Vibroniens, qui, bientôt, à leur tour, succombent d'inanition, après avoir consommé les cadavres de leurs ennemis. Alors, l'infusion qui avait auparavant une odeur putride et repoussante, devient inodore; la matière inorganique est précipitée et forme au fond du vase une légère couche d'un brun noirâtre, ne contenant aucun vestige de substances organiques, il ne reste plus qu'un magma minéral.

Si on respire pendant un certain temps les miasmes qui se dégagent d'un bocal rempli de substances animales ou végétales en décomposition, et, par conséquent remplies de vibroniens. On peut facilement contracter le choléra ou la dysenterie, et même le typhus, d'après les dispositions individuelles. Ces maladies se déclarent après un certain temps d'incubation, qui peut varier entre six à vingt-quatre heures, d'après la quantité de miasmes qui ont été absorbés. Les vibroniens ont aussi une action vénéneuse sur les infusoires qui habitent les eaux non corrompues; car, si on ajoute à une goutte d'infusion putride une autre goutte composée d'infusoires différents, provenant d'eau limpide, ne contenant aucune substance en état de décomposition putride; on voit ces nouveaux infusoires périr en quelques minutes. Parmi les espèces qui succombent le plus rapidement, je ferai remarquer les *Syctolides*, les *Ploesconies*, les *Paramécies*, les *Glaucomes*, les *Spathédies*, les *Enchéliens*, les *Dileptes*, les *Kérones*, les *Pleuronicus*, etc., etc.

En 1854 j'eus l'avantage de faire de nombreuses expériences sur les déjections des malades atteints du Choléra Asiastique, et de découvrir la véritable cause de cette terrible maladie, jusqu'alors inconnue des médecins. Ayant en ma possession un puissant microscope, dont le grossissement varie de 600 jusqu'à 1,800 diamètres, je découvris dans les évacuations des cholériques une quantité innombrable de vibroniens dont la grande masse était composée de *Bactéries*. C'est surtout dans les matières des vomissements et dans les évacuations alvines que ces animalcules se rencontrent en plus grand nombre; mais, les urines, le fluide de la transpiration et le sang des cholériques, en contiennent une quantité notable. J'entrepris une série d'expériences sur ces animalcules et je découvris enfin, une substance qui les tue instantanément. Cette substance combinée aux stimulants et aux toniques, etc., etc., constitue un *Anti-Cholérique* des plus puissants, car, en peu d'heures des personnes rendues à la dernière extrémité et presque mourantes, ont été rappelées à la vie. Dans le Choléra du pays ou *Choléra Morbus* les évacuations et les sécrétions des malades contiennent aussi de grandes quantités de *Bactéries*, souvent accompagnées par d'autres Vibroniens.

(A continuer.)

CIRQUE A LA MAISON.



La dernière scène est celle qui plait le plus à M. Lolo, — il s'est fait apporter à boire et des gâteaux, et il dîne. C'est le dîner de l'éléphant, — Thérèse est le cornac.

— Tu fais très-bien l'éléphant, dit Thérèse, tu manges au ssi bien que lui.

— Oui, mais je ne suis pas aussi gros, dit M. Lolo.

— Pas tout à fait, répondit Thérèse.

— Et je n'ai pas le nez si long que le sien ; il est bien drôle son nez, c'est comme un grand tuyau qui remue.

— Je voudrais bien le voir ton éléphant, dit Thérèse, j'aime beaucoup les éléphants.

— Mais tu m'aimes mieux qu'eux ? s'écria M. Lolo, pris d'un subit accès de jalousie.

— Oui, oui, " répond bien vite Thérèse.

M. Lolo est très-content et achève son repas d'éléphant.

Le spectacle est fini. M. Lolo et Mlle Thérèse rentrent dans la vie privée et vont remonter dans leur chambre pour apprendre leurs leçons.

FIN DU CIRQUE A LA MAISON.



LES CHIENS ET LEURS MAITRES.

EXPLICATION DU DERNIER REBUS :

Le fardeau est léger sur l'épaule d'autrui.

Le phare do ailé G sur les poles do truie.